

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 231 — SAMEDI, 6 OCTOBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HON. J. A. CHAPLEAU
Secrétaire d'Etat du Gouvernement du Canada

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1858

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par J. C. Massicotte.—L'honorable J. A. Chapleau, par Stanislas Coté.—La chute des feuilles.—Causerie du soir, par Le Chat.—La lune est-elle habitée ? par Camille Flammarion.—La désillusion de mon cousin, par Evy.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilletons.

GRAVURES : L'hon. J. A. Chapleau ; Humbert Ier, roi d'Italie ; Marguerite de Savoie, reine d'Italie ; La lune vue au télescope ; Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le cinquante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de septembre), aura lieu SAMEDI, le 6 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



VRAIMENT, lorsque je lisais les *Entre-Nous* du charmant conteur, M. Léon Lédieu, je ne me figurais pas quelle tâche ardue il avait acceptée en s'obligeant à intéresser les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, même rien qu'une fois par semaine.

Aujourd'hui que j'ai l'honneur de le remplacer durant son absence, je m'aperçois que tout n'est pas rose dans le métier de chroniqueur ; car il m'a fallu me torturer l'esprit pour aligner des phrases et trouver des idées, qui pourtant ne sont pas miennes. Toutefois, lecteurs, con-o-lez-vous, votre écrivain favori vous reviendra bientôt, et vous oublierez ma mauvaise prose en relisant ses causeries pleines de verve et d'entrain.

*** Au moment où les partis politiques se disputent le pouvoir aux États-Unis, qu'ils se préparent à la lutte gigantesque qui aura lieu bientôt, que dans les États du Nord retentissent les accents des tribuns démocrates et républicains, voilà que le Sud est subitement frappé de terreur par la nouvelle que la fièvre jaune sévit en Floride, le pays des fleurs !

Dix-neuf semaines se sont déjà écoulées depuis l'apparition de l'épidémie à Jacksonville, et la situation s'est aggravée de jour en jour. Le bureau de santé de cette ville, naguère si populeuse et si attrayante, a fait un appel touchant aux médecins du pays. Plusieurs ont répondu à cet appel ainsi qu'un bon nombre de courageuses femmes

qui sont parties pour s'enrôler dans le régiment des garde-malades, sous le commandement du brave docteur J. Y. Porter. Mlle Alton, fiancée à M. Drake, de New-York, remplit actuellement les fonctions d'infirmière, à l'hôpital de Sand Hill. C'est une très belle chose que le dévouement, n'est-ce pas ?

Comme d'habitude, dès le commencement de l'épidémie, un grand nombre de personnes ont quitté les endroits infestés pour chercher un refuge ailleurs, et ces malheureux ont semé sur leur passage les germes de ce terrible fléau.

Jacksonville, Jackson, Miss., McClenny, Decatur, sont presque désertes, et la plupart des médecins sont atteints de la maladie. Les magasins sont fermés, les affaires sont nulles et les vivres commencent à se faire rares.

Ces cités sont devenues des nécropoles !

Les États environnants prennent naturellement les plus grandes précautions pour empêcher la contagion, et des comités d'hygiène s'organisent de toutes parts pour combattre la propagation de la fièvre.

Le peuple, en certains endroits, menace de faire un mauvais parti à ceux qui faient et veut les obliger à retourner à leur point de départ. A Jackson, Miss., les habitants ont essayé de brûler les ponts et détruire la voie ferrée, afin d'empêcher toutes communications. La plupart des fuyards étant des femmes et des enfants, il se passe des scènes qui excitent la pitié et font verser des larmes. Enfin, partout l'excitation est à son comble, la population est affolée de peur !

Les dernières nouvelles disent que le nombre total des cas rapportés s'élève à près de deux mille et le total des décès environ trois cent. Cependant, on suppose généralement que l'épidémie a atteint son maximum et qu'elle va diminuer graduellement. Les rapports qui ont été reçus depuis semblent vouloir confirmer ces avancés.

Ajoutons, avant de terminer, que des citoyens prééminents sont tombés victimes du fléau. Outre le grand astronome anglais, Richard Proctor, on cite M. L. Engle, le plus habile financier de la Floride ; M. Ely, avocat en renom, etc.

La France, toujours prête lorsqu'il s'agit de se dévouer, a envoyé un de ses enfants, un émule de Ferron, pour étudier sur le théâtre même de la peste, le microbe de cette maladie.

Puissent les observations et les études de ce savant être couronnées de succès !

*** Un charlatan américain vient de lancer sur le marché un remède extraordinaire, dont la propriété est de prolonger l'existence.

Ce charlatan dit tenir à recette du fameux comte de Cagliostro, qui fit un instant fureur au dix-huitième siècle, dans les grandes villes européennes, avec son élixir de longue vie.

Très modeste, ce comte, qui prétendait être né avant l'ère chrétienne !

Comme on interrogeait une fois son valet de chambre au sujet de son âge :

—Je ne sais pas, répondit le Frontin—nom du domestique en question—voilà cent cinquante ans que je suis à son service !

Voici un résumé de la vie de cet homme que nous prenons dans un auteur français.

Ce prétendu comte s'appela tour à tour : Tisichio, Melina, Belmonte, Pellegrini, Fenix, Amia, Harat, et enfin Cagliostro.

Son véritable nom était Joseph Balsamo. Né en 1743, à Palerme, de parents pauvres, il prit l'habit des Frères de la Miséricorde, qui avaient pour mission de soigner les malades. D'infirmier, il devint bientôt médecin. S'étant fait chasser par sa mauvaise conduite, il se fit magicien. C'est vers cette époque que Balsamo épousa Lorenza Feliciani, Romaine belle et ravissante, pleine de grâce et de séduction, dont il fit l'instrument principal de son étrange fortune.

Après avoir parcouru le monde, après avoir été emprisonné deux ou trois fois et s'être évadé, il se rend à Malte, où il rencontre Althotas, un sage et un savant, dont il se fait le disciple et qui lui apprend maints secrets de chimie. Il se livra à l'étude avec ardeur, avec passion et, quand il se crut assez fort, il se lança de nouveau dans le monde, où bientôt son nom devint célèbre. Ca-

gliostro se fit une réputation immense par ses cures merveilleuses, son faste et ses actes de munificence.

En 1785, on le trouve à Paris.

Le temps était alors au fanatisme, au mysticisme et à l'illuminisme.

Il est recherché par tout ce qu'il y a de plus grand, de plus haut, fascinant sous sa parole et sous son regard ceux qui l'écoutent. Un de ses prestiges était de faire connaître ce qui se passait à l'instant même à Vienne, à Londres, à Pékin.

Comme le comte de Saint-Germain, il prétendait exister depuis plusieurs siècles.

Cagliostro était un petit homme à l'œil noir et vif, possédant une rare énergie morale, une éloquence pleine de fascination, irrésistible, d'une instruction peu commune et acquise par de longs voyages, par de nombreuses observations, par de patientes et laborieuses études.

Enfin, il fut condamné à mort par le tribunal de l'inquisition, en 1789. Sa sentence fut commuée en une prison perpétuelle et il mourut à Rome en 1795.

Goethe, l'immortel poète allemand, l'a fait revivre dans un roman intitulé : *Le grand Cophte*, ainsi qu'Alexandre Dumas, dans : *Balsamo*, je crois.

*** — Aurons-nous un carnaval cet hiver ?

— Probablement, si les hôteliers et les épiciers veulent souscrire le montant requis.

— Quel est ce montant ?

— Oh ! une vingtaine de mille piastres !

— Rien que cela, et ce n'est pas déjà fait ?

Vraiment, ça ne plaît pas en leur faveur ?

— Qu'en sais-tu ? Peut-être...

Je vous livre ce bout de conversation, que j'ai sténographié ce midi, parce qu'elle m'intéressait au plus haut degré. Malheureusement, un embarras de voiture me sépara des deux citoyens, qui était sur le point, peut-être d'élucider la question. Certaines gens sensés vous diront qu'ils ne veulent pas de carnaval pour telle ou telle raison. Pour moi, qui suis jeune, je l'aime.

Mon cœur tressaille de joie quand je contemple l'affluence des étrangers qui accourent de toutes les parties du pays pour visiter Montréal, pour semer l'or et prendre part aux fêtes de la métropole du Canada, de la ville qui m'est chère ; que j'admire parce qu'elle est française, quoiqu'on en dise, parce qu'elle est ma patrie...

Cependant, s'il n'a pas lieu, je m'en consolerais tout de même, songeant qu'on pourra employer cet argent en venant au secours des malheureux, par exemple, car la misère sera grande, dit-on, la saison prochaine, et qu'on fera une œuvre plus utile au point de vue de l'humanité.

Enfin, qui vivra verra.

*** Les sous-entrepreneurs de cette partie du chemin de fer de Hartford, située entre Cookshire, comté de Compton et Hall's Stream, Vermont, distance de 35½ milles, se sont enfuis, emportant une somme de \$25,000, sans payer leurs ouvriers à qui ils doivent six semaines et plus de salaire.

Ces ouvriers, au nombre de sept cents, parmi lesquels se trouve cinq à six cents Italiens qui n'ayant pas d'argent, même pour s'acheter des provisions, n'ont pas appris cette nouvelle avec sang-froid ; car ils se sont révoltés, causant du désordre, et menaçant de détruire la voie ferrée, si bien, qu'on a été obligé d'appeler à Cookshire le 53^{me} bataillon, avec mission d'envoyer du plomb à ces gens qui demandent de l'argent et du pain.

Les Italiens n'ont pas paru intimidés par l'apparition de nos volontaires. Du reste, il sont déterminés et possèdent des armes.

Cependant, le premier entrepreneur, M. Swot, est prêt à reprendre ces pauvres travailleurs, mais ils ne veulent rien entendre. Ils sont dans un état d'excitation impossible à décrire. Espérons que tout sera terminé pacifiquement lorsque vous lirez ces lignes.

*** Echo canadien...

— Pourquoi donc, demandait-on ces jours derniers à un monsieur fort connu de cette ville,

n'offrez-vous jamais une place à un de vos amis, quand vous vous promenez dans votre voiture ?
— Vous êtes charmant, vous autres... si je prenaiss quelque un dans ma voiture, on ne saurait pas si c'est à lui ou à moi qu'elle appartient !

B. J. Massicotte

L'HONORABLE J. A. CHAPLEAU.

C'EST en 1840, à Sainte-Thérèse, dans le comté de Terrebonne, que l'hon. Chapleau vit le jour. Il fit ses études au collège Masson à Terrebonne et au séminaire de St-Hyacinthe et fut admis membre du Barreau en 1861. Ses débuts firent de l'éclat ; les Montréalais ont encore présents à la mémoire les brillants succès que lui valurent son immense talent d'avocat criminaliste : " C'est le Lachaud du Barreau canadien," se disait-on ; et c'était bien vrai.

En 1867, M. Chapleau se jeta dans la politique qu'il n'a plus abandonnée depuis et qu'il n'abandonnera pas non plus. C'est un lutteur servi par un talent oratoire hors ligne aidé d'un tempérament de tribun aimant la grande mêlée, s'enivrant du bruit de la bataille, qu'aucune difficulté ne rebute, jetant parfois le défi à l'inconnu, parfois à l'impossible. Aussi, son influence sur les masses populaires est-elle très grande.

En 1876, M. Chapleau devint Secrétaire Provincial sous l'administration de Boucherville. En 1878, le coup de tête du lieutenant gouverneur Letellier de St-Just renverra cette administration pour la remplacer par celle de M. Joly.

M. Chapleau, devenu le chef de l'opposition, entreprit une lutte sans trêve ni merci qui eut pour résultat la chute du cabinet Joly et comme couronnement la mise en disponibilité de M. Letellier, avant même l'expiration de sa commission de lieutenant-gouverneur. M. Chapleau succéda à M. Joly comme chef du cabinet provincial en octobre 1879.

Les œuvres les plus remarquables auxquelles il a attaché son nom durant son passage à l'administration des affaires de notre province sont : le parachèvement du chemin de fer d'Ottawa à Québec, l'établissement du Crédit Foncier Franco-Canadien, l'extension de la colonisation dans la vallée de l'Ottawa et l'établissement de relations nouvelles avec la France.

Ce n'est qu'après avoir réglé diverses questions importantes se rattachant aux œuvres ci-haut, qu'il consentit, en 1882, à accepter le portefeuille de Secrétaire d'État qui l'attendait à Ottawa.

Homme de progrès dans le vrai sens du mot, le Secrétaire d'État a été un des plus dévoués comme aussi un des plus habiles partisans de la construction du chemin de fer canadien du Pacifique. On lui prête aujourd'hui l'intention de doter son pays d'une institution qu'il n'a pas encore et que réclament les grands développements que prennent l'agriculture, l'industrie et le commerce du Canada : c'est un Bureau de statistiques dans le genre de celui qui fonctionne si admirablement à Washington et rend tous les jours des services inappréciables aux Américains.

Puisse ce projet, qui lui vaudra la reconnaissance du Canada, être bientôt mis à exécution.

M. Chapleau a été député du comté de Terrebonne au parlement provincial depuis 1867 jusqu'en 1882, et au parlement fédéral depuis 1882. Les électeurs de Terrebonne ne paraissent pas plus vouloir se séparer de lui que ceux de Québec-Est ne désirent se débarrasser de l'hon. M. Wilfrid Laurier.

Il est encore jeune et promet de fournir une longue carrière pour le bien de sa patrie, et personne ne doute qu'il arrivera bientôt aux positions les plus élevées, si sa marche en avant n'est pas entravée et si son jour n'est pas retardé par la faute d'amis plus dévoués que discrets.

On dit qu'il est très dévoué à ses compatriotes canadiens-français et qu'il perd rarement une occasion de les favoriser dans les sphères officielles.

J'ai dit précédemment que l'honorable M. Chapleau était un lutteur, aimant les grandes mêlées politiques, j'aurais dû ajouter qu'il est aussi un tacticien d'une grande habileté ; l'élection toute récente qui vient d'avoir lieu dans Montréal-Est en est une bonne preuve. D'aucuns mêmes prétendent qu'en cette occasion il a joué avec le feu. En effet, il a joué une partie brûlante, mais il l'a gagnée ; c'est-ce qu'il importait de faire pour le moment.

Stanislas Côté

LA CHUTE DES FEUILLES.

LES tombent encore les feuilles...
Encore elles viennent battre les carreaux de nos fenêtres, encore elles se détachent en tourbillonnant de la branche qui ne les tient plus, encore jaunies, rougies, brisées, folles, elles fouettent nos visages poussés par le vent plaintif qui les mène, encore elles remplissent les allées de nos jardins, en couvrent leurs plates-bandes, encore elles s'accumulent partout dans les chemins.

Elles tombent encore les feuilles.....
Elles tombent—et partie sensible de l'existence,—elles tombent emportant avec elles ce que nous avons de meilleur ici-bas. Elles tombent, faisant tomber des cœurs qui ne devaient jamais manquer, des dévouements qu'on devait sentir toujours là !

Elles tombent encore les feuilles.....
Elles tombent entraînant dans leur chute des êtres que la saison trop belle a mûris aussi, elles tombent encore.....
Et avec elles tombent des fronts où l'âge et les soucis avaient vainement tenté d'imprimer leurs rides, des fronts qu'on a baisés bien souvent !

Elles s'envolent et disparaissent, faisant disparaître et s'envoler aussi les tendresses qui ont séché nos pleurs, qui ont sauvé nos ans. Elles s'envolent et disparaissent et avec elles les âmes qui nous ont appris à aimer, à prier, à vivre....

Elles tombent encore les feuilles
Pourquoi sont-elles tombées déjà, pourquoi sont-elles parties sitôt ?

.

Comment n'ai-je pas pressenti que tu me serais fatale, ô pitié étrange qui me liait à elles ; toi, qui me les faisais suivre, chaque année, du regard et de la voix à travers leur course furibonde ou tempérée, inconsciente, guidées seul par les caprices du hasard ?

Et pourquoi me payer si mal, vous, feuilles mourantes, que j'ai chantées si souvent ? Vous qui avez eu mes plus douces notes toujours, vous pour qui j'ai pleuré quand je n'avais aucune larme à verser ?

Pourquoi vous mêler si intimement à ma vie ? Pourquoi avoir voulu marquer la dernière heure du seul être qui m'aimait sur la terre, pourquoi avoir voulu fermer des paupières qui ne se rouvriront jamais ? Pourquoi avoir voulu que je pose une dernière fois mes lèvres sur une bouche glacée que la chaleur même de ce baiser ardent n'a pu réchauffer ?...

Et pourquoi l'entendrai-je partout désormais votre bruissement qui donne le vertige ? Pourquoi a-t-il déchiré mon âme jusqu'à ce coin de terre bénie fraîchement remuée là bas où, à chaque instant du jour, mes pas voudraient pouvoir suivre ma pensée et ma prière ? Pourquoi de vos débris jonchez-vous le gazon brisé de la tombe qui me sépare depuis des longs jours déjà de ma mère ?...

Je ne t'aime plus, ô chute des feuilles ! Toi qui m'as tout pris, je ne t'aime plus !

Tombez, tourbillonnez, dansez vos tristes rondes, feuilles décaïnées !

Que reste-t-il après vous ?...

Vide, angoissées, douleur, désespoir...

H.

CAUSERIE DU SOIR

MALAS ! les belles dames, les gracieuses matinées ne sont plus ; l'automne aux doigts de givre, promène sur la nature sa mélancolie et son deuil ; l'on dirait que Octobre sait que Novembre est son voisin, et que Novembre étant le mois des morts, il faut un peu que M. Octobre prenne un petit air attristé. Histoire de convenance, quoi.

Mais ce M. Octobre m'embête énormément tous les ans que le bon Dieu me donne. Il m'accuse de vieillir de 365 jours par an, et cela me choque, et quand arrive le 21, avec son panier pleins de mes années, moi je ne le trouve pas drôle. S'il rit, moi, je ne ris pas.

Ces mois, voyez-vous, ils ont le temps pour faire la ritournelle, nous, pauvres humains, ne l'avons pas.

Or, bon an mal an, j'ai attrapé cela, mes... que diable, je ne suis ni garçon ni veuf, mais je ne le dis pas. Oui, j'ai été... comme vous voudrez, attrapé par cela le 21 courant.

Tout de même, cela ne m'a pas fait forfaire à mon devoir de bon enfant. Je vous laisse à juger, chers lecteurs, de quelle humeur j'étais ce fatal 21 octobre là.

Un ami (il s'en trouve toujours un dans la vie ; c'est une réserve du bon Dieu), vient me serrer la main et me dit : " Mon Chat, c'est ta fête : je veux que tu m'improvises *currente calamo*, une petite pièce de vers."

" A toi, l'on ne refuse pas, mon vieux"... et je rimai les mauvais quatrains suivants, souhaitant que dans un promptu un autre fasse mieux. Femme, enfants, amis y trouveront un souvenir, douce vengeance de leur oubli envers le grand solitaire :

Octobre file
Mais en filant
Diable il m'enfile
Bien et dûment.

La mort me pose
Son noir carcan.
Sans faire pause.
Une fois l'an.

Pourtant ma *Brune*
Au bel œil noir
Au ciel la lune
Quand vient le soir,

De mes années
Ne compte pas
Les envolées
Ni les trépas ;

Et quand l'aurore
Au teint vermeil
Vous berce encore
D'un doux sommeil

Dans un beau rêve
Pour mes enfants
Moi je fais trêve
Au cours des ans.

Amitié sainte
Fille des cieux
Entre sans crainte
Causons tous deux.

Ainsi j'oublie
Qu'il faut quitter
La triste vie
Sans s'arrêter.

LE CHAT.

Le langage des timbres-poste.—On avait déjà eu amour le langage des fleurs ; les dames de Berlin, beaucoup plus positives, lui préfèrent le langage des timbres-poste, qui a une signification particulière selon la place qu'il occupe sur l'enveloppe. A l'ordinaire, angle supérieur, côté droit, signifie, lorsqu'il est droit et tête en haut : *Je désire votre amitié* ; en travers : *M'aimez-vous ?* tête en bas : *Ne m'écrivez plus* ; penché : *Ecrivez immédiatement* ; lorsque le timbre est à l'angle inférieur, côté droit, coller régulièrement : *Votre amour me ravit* ; à l'angle gauche supérieur, tête en haut : *Je vous aime*. En travers : *Mon cœur est à un autre* ; la tête en bas : *Bonjour, mon chéri* ; à l'angle inférieur gauche, il signifie, tête en haut : *La fidélité aura sa récompense* ; horizontalement : *Ne m'abandonnez pas dans ma douleur* ; tête en bas : *Vous triomphez de toutes les épreuves*. Lorsque le timbre est en ligne avec le nom du destinataire, il signifie, collé régulièrement tout droit : *Acceptez mon amour* ; en travers : *Je brûle de vous voir* ; tête en bas : *Je ne suis pas libre*. En outre, quand dans la lettre même on insère un timbre *dégommé*, cela doit évidemment vouloir dire : *Vous êtes dans mon cœur*.

Nous accusons réception du sixième rapport de la Société d'industrie Laitière de la province de Québec. Ce rapport, qui est très complet, contient une foule de renseignements utiles.

Nos remerciements à qui de droit.



MARGUERITE DE SAVOIE, REINE D'ITALIE
Dessin de P. Toussaint



HUMBERT Ier, ROI D'ITALIE
Dessin de P. Toussaint

ASTRONOMIE POPULAIRE

LA LUNE EST-ELLE HABITÉE ?

ASTRE de la rêverie et du mystère, pâle soleil de la nuit, globe solitaire errant sous le firmament silencieux, la Lune a, dans tous les temps et chez tous les peuples, particulièrement attiré le regard et la pensée. Il y a près de deux mille ans, Plutarque a écrit un traité sous ce titre : *De la face qu'on voit dans la Lune*, et Lucien de Samosate a fait un voyage imaginaire dans le royaume d'Endymion. Depuis deux mille ans, et surtout dans les années qui ont succédé aux premières découvertes astronomiques de la lunette d'approche, cent voyages ont été écrits sur ce monde voisin, par des voyageurs dont la brillante imagination n'a pas toujours été éclairée par une science suffisante.

Les astronomes, les penseurs, le public intelligent lui-même, espéraient voir un progrès rapide dans l'agrandissement des télescopes, et on proposa même, sous Louis XIV, de construire une lunette de dix mille pieds devant montrer des animaux dans la Lune.

Mais les opticiens avaient beau faire, les progrès de l'optique n'allaient pas au gré de l'imagination. Au contraire, plus les instruments se perfectionnaient, et plus s'effaçaient les analogies d'abord remarquées entre la Lune et la Terre. Les mers laissaient distinguer nettement leur surface, on constatait que cette surface n'est ni liquide, ni unie, mais sablonneuse et rugueuse, accidentée de mille reliefs, collines, vallées, cratères, criques, etc. L'observation attentive ne parvenait pas à découvrir sur cet astre ni une seule vraie mer, ni un seul lac, ni aucune preuve certaine de la présence de l'eau sous quelque forme que ce fût : nuage, neige ou glace. L'observation non moins attentive des étoiles des planètes, aux moments où la Lune passe devant elles et les occulte, montrait en même temps que ces astres ne sont ni voilés ni réfractés lorsqu'ils touchent le bord du disque lunaire, et que, par conséquent, ce globe n'est environné d'aucune atmosphère sensible. L'analogie qu'on avait cru saisir entre ces deux mondes s'évanouissait, la vie lunaire disparaissait en fumée, et l'on s'habitua peu à peu à écrire dans tous les livres d'astronomie cette phrase devenue déjà traditionnelle : *La lune est un astre mort*.

C'était conclure un peu vite. C'était surtout s'illusionner singulièrement sur la valeur du témoignage télescopique.

Le seul moyen que nous ayons de nous former une opinion exacte de l'état du monde lunaire, c'est d'observer avec soin et de dessiner séparément certains districts, puis de comparer d'année en année ces dessins avec la réalité, en tenant compte de la différence des instruments employés. Or, cette méthode critique, appliquée depuis quelques années, ne confirme pas l'hypothèse de la mort du monde lunaire. Elle nous apprend, au contraire, que des changements géologiques et même météorologiques, paraissent encore s'accomplir à la surface de notre satellite.

Et d'abord, la surface lunaire ne peut guère faire autrement que de changer, aussi bien que la surface terrestre. Sur notre planète, il est vrai, nous avons encore de violentes éruptions volcaniques et de désastreux tremblements de terre ; nous avons les vagues de l'Océan qui rongent les rivages sous les falaises ; nous avons le soleil, la gelée, les vents, les pluies, les rivières, les plantes, les animaux, les hommes, qui

modifient sans cesse la surface de la Terre. Néanmoins, sur la Lune, il y a deux agents qui suffisent pour opérer des modifications plus rapides encore : c'est la chaleur et le froid.

A chaque lunaison, la surface de notre satellite subit des contrastes de température qui suffiront pour désagréger de vastes contrées, et, avec le temps, faire écrouler les plus hautes montagnes. Pendant la longue nuit lunaire, sous l'influence d'un froid plus que glacial, toutes les substances qui composent le sol doivent se contracter plus ou moins, suivant leur nature. Puis, arrive une chaleur qui doit surpasser celle de l'eau bouillante, et tous les minéraux qui, quinze jours auparavant, étaient réduits à leurs plus petites dimensions, doivent se dilater dans des proportions diverses.

Ce sont là autant de faits qui montrent que l'observation attentive et persévérante du monde lunaire serait loin d'être aussi dépourvue d'intérêt qu'un grand nombre d'astronomes se l'imaginent. Sans doute, tout voisin qu'il est, ce monde diffère plus du nôtre que de la planète Mars, dont l'analogie avec la Terre est si manifeste et qui doit être habitée par des êtres différents fort peu de ceux qui constituent l'histoire naturelle terrestre et notre humanité même ; mais, quoique très différent de la Terre, il n'en

a pas moins sa valeur propre et son originalité. Et d'ailleurs, pour quoi supposer qu'il n'y ait pas sur ce petit globe une végétation plus ou moins comparable à celle qui décore le nôtre ? Des forêts épaisses comme celles de l'Afrique centrale et de l'Amérique du Sud pourraient couvrir de vastes étendues de terre sans que nous puissions encore les reconnaître. Il n'y a point sur la Lune de printemps et d'automne, et nous ne pouvons nous fier aux variations de nuances de nos plantes boréales, à la verdure de mai ni à la chute des feuilles jaunies par octobre, pour nous figurer étroitement que la végétation lunaire doit offrir les mêmes aspects ou ne pas exister.

Là, l'hiver succède à l'été de quinze en quinze jours ; la nuit, c'est l'hiver ; le jour, c'est l'été. Le soleil reste au-dessus de l'horizon pendant quinze fois vingt-quatre heures ; telle est la durée de la journée lunaire et de l'été ; pendant quinze jours aussi, le soleil reste sous l'horizon : telle est la durée de la nuit lunaire et de l'hiver.

Ce sont là des conditions climatologiques absolument différentes de celles qui régissent la végétation terrestre. Dans les climats intertropicaux, où il n'y a ni hiver ni été, les arbres ne changent pas de couleur.

Nous avons aussi dans nos climats des plantes à feuillage persistant, des arbustes qui ne varient pas davantage avec les saisons ; et quant au type même de la verdure végétale, à l'herbe des prairies, elle reste aussi verte en hiver qu'en été. Or, il se présente ici une série de questions qui restent sans réponses : Existe-t-il sur la Lune des êtres passifs analogues à nos végétaux ? S'ils existent, sont-ils verts ? S'ils sont verts, changent-ils de couleur avec la température, et s'ils varient d'aspect, ces variations peuvent-elles être aperçues d'ici ?

Quelle lumière l'observation télescopique nous apporte-t-elle sur ces points obscurs ? Assurément, il n'y a dans toute la topographie lunaire aucune contrée aussi verte qu'une prairie ou une forêt terrestre, mais il y a sur certains terrains des nuances distinctes et même des nuances changeantes. La plaine, nommée mer de la Sérénité, présente une nuance verdâtre traversée par une zone blanche invariable.

L'observateur Klein a conclu de ces observations que la teinte générale, qui est quelquefois plus claire, est due à un tapis végétal, lequel, d'ailleurs, pourrait être formé de plantes de toutes les dimensions, depuis les mousses et les champignons jusqu'aux sapins et aux cèdres, tandis que la traînée blanche invariable représente une zone déserte et stérile.



LA LUNE VUE AU TÉLESCOPE

- | | | |
|-------------------------------|------------------------------|----------------------------|
| A. La mer des Crises | L. La mer des Vapeurs | X. La mer de la Fécondité. |
| B. La mer de Humboldt | M. La mer du Milieu | Z. La mer du Sud |
| C. La mer Glaciale | N. Le golfe des Marées | |
| D. Le lac de la Mort | O. La mer des Pluies | MONTAGNES, VOLCANS, ETC. |
| E. Le lac des Songes | P. Le golfe des Arcs-en-ciel | 1. Tycho |
| F. Le lac du Sommeil | Q. L'océan des Tempêtes | 2. Copernic |
| G. La mer de la Tranquillité | R. Le golfe des Rosées | 3. Kepler |
| H. La mer de la Sérénité | S. La mer des Nuages | 4. Aristarque |
| I. Le marais des Brouillards | T. La mer des Humeurs | 5. Platon |
| K. Le marais de la Corruption | V. La mer de Nector | 6. Linné |
| | | 7. Archimède |
| | | 8. Aristote |
| | | 9. Théophile |
| | | 10. Ptolémée |
| | | 11. Herschel |
| | | 12. Cassendi |

Les astronomes qui se sont le plus occupés des photographies lunaires sont aussi d'opinion que la teinte foncée des taches nommées mers, teinte si peu photogénique qu'elle impressionne à peine la plaque sensible—de sorte qu'il faut un temps de pose plus long pour photographier les régions sombres que pour les régions claires—doit être causée par une absorption végétale. Cette nuance verdâtre de la mer de la Sérénité varie légèrement et, parfois, elle est très-marquée. La mer des Humeurs offre la même teinte, entourée d'une étroite bordure gri-âtre. Les mers de la Fécondité, du Nectar, des Nuées, ne présentent pas cet aspect et restent à peu près incolores, tandis que certains points sont jaunâtres, comme, par exemple, le cratère Lichtenberg et le marais du Sommeil. Est-ce là la couleur des terrains eux-mêmes, ou bien ces masses sont-elles produites par des végétaux ?

Remarque assez singulière, il y a des vallées et des plaines qui changent de teinte avec l'élévation du soleil au-dessus d'elles. Ainsi, l'arène du grand et admirable cirque de Platon s'assombrit à mesure que le soleil l'éclaire davantage, ce qui paraît contraire à tous les effets optiques imaginables.

Il est hautement probable que ce changement périodique de teinte de la plaine circulaire de Platon, visible chaque mois pour tout observateur attentif, est dû à une modification de nature végétale causée par la température.

Loin donc d'être en droit d'affirmer que le globe lunaire soit dépourvu d'aucune vie végétale, nous avons des faits d'observation, qui sont difficiles, pour ne pas dire impossibles, à expliquer, si l'on admet un sol purement minéral, et qui, au contraire, s'expliquent facilement en admettant une couche végétale, de quelque forme qu'elle soit d'ailleurs.

Quoi qu'il en soit, nous sommes fondés à admettre actuellement que le globe lunaire a été autrefois le siège de mouvements géologiques formidables dont toutes les traces restent visibles sur son sol si tourmenté, et que ces mouvements géologiques ne sont pas éteints; que ces mers ont été couvertes d'eau, et que cette eau n'a probablement pas encore absolument disparu; que son atmosphère paraît réduite à sa dernière expression, mais n'est pas anéantie, et que la vie, qui depuis des siècles doit rayonner à sa surface, n'est probablement pas encore éteinte.

Les êtres et les choses lunaires diffèrent inévitablement des êtres et des choses terrestres. Le globe lunaire est 19 fois plus petit que le globe terrestre et trente-et-une fois moins lourd. Un mètre cube de Lune ne pèse que les six dixièmes d'un mètre cube de terre. Nous avons vu aussi que la pesanteur à la surface de ce monde est six fois plus faible qu'à la surface du nôtre, et qu'un kilogramme transporté là et pesé à un dynamomètre, n'y pèserait plus que cent soixante quatre grammes. Les climats et les saisons y diffèrent essentiellement des nôtres. L'année est composée de douze jours et de douze nuits lunaires, durant chacun trois cent cinquante-quatre heures, le jour étant le maximum de température et l'été, la nuit étant le minimum et l'hiver, avec une différence thermométrique de plusieurs centaines de degrés peut-être, si l'atmosphère est partout extrêmement rare.

Voilà plus de divergences qu'il n'en faut pour avoir constitué sur ce globe un ordre de vie absolument distinct du nôtre.

Il pourrait se faire que nous eussions sous les yeux des cultures, des plantations, des chemins, des villages, des cités populeuses, et, si la vision télescopique devenait assez perçante, des édifices, des habitations même, sans que l'idée pût nous venir de voir dans ces objets des œuvres dues à la main des Sélénites—si toutefois encore ils ont des mains. Nous ne les reconnâtrions pas. Ce qu'il faudrait voir, c'est du mouvement, ne fût-ce que celui d'un troupeau.

Répétons-le, nos meilleurs télescopes ne rapprochent pas la Lune à moins de quarante lieues. Or, à une pareille distance, il est non seulement impossible de distinguer les habitants d'un monde, mais les œuvres matérielles de ces habitants eux-mêmes restent invisibles; chemins, canaux, villages, cités populeuses même, restent cachés par l'éloignement. On prend, il est vrai,

d'admirables photographies, et ces photographies possèdent, à l'état latent, tout ce qui existe à la surface de la Lune. S'il y a des habitants, ils y sont, eux, leurs demeures, leurs travaux, leurs cultures, leurs édifices, leurs cités. Oui, ils y sont! et il est difficile de se défendre d'une certaine émotion lorsqu'on tient une de ces photographies entre les mains et qu'on se dit que les habitants de la Lune sont là (s'ils existent), et qu'un grossissement suffisant pourrait permettre de les apercevoir, comme on voit au microscope l'étrange population d'une goutte d'eau! Malheureusement, ces photographies, tout admirables qu'elles sont, ne sont pas parfaites; on les agrandit bien un peu, cinq fois, dix fois, mais on agrandit en même temps le grain du collodion et les défauts de l'image, et tout devient bientôt vague et diffus, moins utile et moins agréable à analyser que le cliché primitif.

Nous ne pouvons donc que nous restreindre à étudier avec soin les plus petits détails, à les dessiner exactement, à les réobserver d'année en année, et à constater les variations ou mouvements qui pourraient s'y produire.

Ceux qui s'appuient sur la différence qui existe entre la Lune et la Terre pour nier la possibilité de toute espèce de vie lunaire, font non pas un raisonnement de philosophe, mais (qu'ils me pardonnent cette expression) un raisonnement de poisson... Tout poisson raisonneur est naturellement convaincu que l'eau est l'élément exclusif de la vie, et qu'il n'y a personne de vivant hors de l'eau. D'autre part, un habitant de la Lune se noierait sûrement en descendant dans notre atmosphère si lourde et si épaisse (chacun de nous en supporte 15,000 kilogrammes). Affirmer que la Lune est un astre mort, parce qu'elle ne ressemble pas à la Terre, serait le fait d'un esprit étroit, s'imaginant tout connaître et osant prétendre que la science a dit son dernier mot.

CAMILLE FLAMMARION.

LA DÉSILLUSION DE MON COUSIN

Il s'appelait Jean-Pierre et appartenait au bataillon des *dudes*, il y a six mois! Apparaissiez moustaches en crocs, gants jaunes et cannes à pommeau!

Qu'est-ce que Jean-Pierre ?

Tiens! je ne pensais pas à vous le présenter, chers lecteurs. Jean-Pierre?... mais, c'est mon cousin, le cent sixième aspirant à mon cœur et à ma main, le coq du village de Sainte C***, et plus récemment le touriste américain, le seul héritier—mon cousin et ma cousine n'ont eu qu'un petit Chailloux—de la très aristocrate, éminemment respectable, sempiternellement honorable famille Chailloux!

Ouf! j'ai besoin de respirer...

Dites donc, lectrices, avez-vous un cousin aussi pompeusement titré, et sergent comme Jean-Pierre dans le régiment des fourreaux de parapluie? Si oui, je vous en fais mes compliments. Si non, entonnez un formidable *Deo gratias*, et ne cherchez pas à nouer connaissance avec ces parents que vous n'avez jamais vus jusqu'à ce qu'ils viennent vous dire un beau matin:

—Bonjour, cousine! Je suis votre cousin du cinquième au sixième. La cousine du cousin de la cousine de ma tante Perpétue est l'arrière-petite cousine de votre père; vous voyez bien que nous sommes cousins!...

Vous avez beau nier, employer toutes les ressources de votre esprit pour dire le contraire, prétendre que vous n'aviez pas de cousin aussi charmant sans le savoir... Rien n'y fait, et vous parlez dans le vide.

C'est ainsi que l'autre fois—il y a de cela six mois—je vois une voiture s'arrêter à ma porte, un grand jeune homme, six pieds et deux poches, en sortir et sonner. J'ouvre—je suis naturellement curieuse et avide de tout connaître—et ma surprise est grande lorsque je me trouve tout-à-coup interpellée:

—Bonjour, ma cousine! Comment va la santé? Comment vont mon cousin et ma cousine? Comme vous êtes gentille avec votre grand air froid! On dirait que nous ne nous sommes jamais vus. Avez-vous oublié Jean-Pierre Chailloux, artiste-orfèvre

et voyageant pour la célèbre maison B., de Montréal?

—Mais, monsieur, je ne vous connais pas, je vous vois pour la première fois et je ne sais pas qu'il y ait un seul Chailloux dans ma famille... lui répondis-je assez sèchement.

—Si, si, il y en a...

—Tant pis, alors!

Je fais donc entrer l'intrus et cours chercher maman et... les papiers de famille! Je voulais m'assurer de quel côté ce grand nigaud était mon allié. Il renoue la connaissance avec ma mère, qui me le présenta comme le fils unique d'un riche cousin perdu au fond des montagnes du... et qu'elle croyait mort depuis nombre d'années.

Il raconta à maman que, fatigué de la vie des champs, il avait décidé son père—Chailloux senior—à lui faire faire ses études. La maladie l'ayant empêché de poursuivre son cours, il s'était mis orfèvre. Je l'avais deviné: il portait trois bagues à une main et un magnifique jonc... de corail à l'autre!

Il parla longtemps—je le laissai seul avec maman—et finalement il fit entendre que, fatigué, ahuri de vivre ainsi seul, il avait résolu de se créer un foyer et... qu'il avait jeté les yeux ou plutôt l'œil—car Jean Pierre est borgne, ô horreur—sur sa cousine Evy...

Maman ne répondit pas et détourna la conversation. Je revins au moment où elle s'informait de Chailloux père. À la dérobée, je scrutai un peu ce dadais à la yankee, et je lui trouvai l'air si drôle, que j'avais besoin du regard sévère de ma mère pour ne pas pouffer de rire devant le noble rejeton des Chailloux.

Il revint assidûment pendant plusieurs semaines, et il y a trois mois demanda Evy à papa, qui lui répondit sans consulter mes sentiments:

—Ma fille ne te mariera jamais, mon cher Jean-Pierre. Tu as beau porter le binocle, poser à la yankee, fumer le «Stone-Wall», lire le *Texas Siftings*, turluter et roucouler: *C'est un oiseau qui vient de France*, tu ne sauras jamais faire vivre une femme. D'ailleurs, Evy ne t'aime pas, c'est elle-même qui me l'a dit.

Naturellement, je n'ai pas été témoin oculaire de cette scène intime... Tout ce que je sais, c'est que je n'ai plus revu mon cousin Jean-Pierre Chailloux.

J'ai appris dernièrement qu'il s'était uni par les doux liens de l'hyménée à une demoiselle de quarante-quatre printemps; une vieille poulette, mais dont chaque patte vaut deux mille piastres!

Je lui en souhaite!

C'est ainsi, chers lecteurs, que je perdis mon premier parti. Si j'allais rester sur le carreau... Papa le saurait.

Evy.

RÉPARATION

Dans notre numéro du 22 septembre dernier, nous avons publié un portrait de l'hon. M. Laurier. Ce portrait était une reproduction imparfaite à la vérité d'une gravure qui avait paru dans le *Dominion Illustrated*, du 21 juillet dernier. Chaque numéro de ce journal, d'après MM. G. E. Desbarats & fils, étant enregistré, nous nous serions rendus passibles, en reproduisant cette gravure, des dommages fixés par la loi qui protège la propriété littéraire et artistique. Les messieurs Desbarats ayant consenti à retirer l'action dont nous étions menacés, il nous incombe d'exprimer nos regrets d'avoir enfreint leurs droits en reproduisant le portrait en question. Nous les prions d'accepter nos excuses.

A l'enterrement d'un disciple de Bacchus: "Il s'est éteint bien doucement." "Oui, mais de son vivant, comme il s'allumait vite!"

Un mot de belle-mère:

La cuisinière.—Madame, que faut-il pour le dîner?

Madame.—Faites-nous un lapin en gibelotte.

Monsieur.—Je croyais que tu ne l'aimais pas.

Madame.—Parbleu, non, je ne l'aime pas; mais j'attends mon gendre qui le déteste.

CHOSSES ET AUTRES

—Savez-vous ce qui donne le plus de satisfaction à une femme? Sa beauté. Non, la laideur d'une autre!

—Douleurs immenses. "Ah! mon ami, je souffre de douleurs névralgiques au point d'être décidé à me tuer!" "Dans ce cas, vous pourriez voir un médecin!"

—La population actuelle de l'Etat-Unis est de 63,000,000 d'habitants, soit un accroissement de 15,000,000 depuis 1873 ou de trente pour cent depuis la dernière décade.

—Réflexion d'un mari: un dictionnaire prétend que la main qui berce le lit de l'enfant est celle qui gouverne le ménage. Celui qui a dit cela aurait dû savoir que les hommes bercent presque toujours avec le pied.

—Madame entre dans sa cuisine; elle est indignée. "Comment, Zoé, vous vous êtes laissée servir un si mauvais morceau de bœuf! Il est plein d'os!" "Ah! madame, ça c'est vrai; mais aussi j'y ai bien dit au boucher: si c'était pour moi, je l'prendrais pas!"

—On a découvert dernièrement des tablettes contenant des correspondances entre le roi Pharaon et le roi du Nord du temps de Moïse en Egypte. On a aussi découvert des cartes géographiques dont l'impression a été tirée sur des blocs de bois, ce qui indiquait que l'imprimerie était déjà connue bien des siècles avant Gutenberg.

PHOTOGRAPHIES D'ÉCLAIRS.—Grâce au perfectionnement des appareils photographiques, on est arrivé à photographier parfaitement les éclairs pendant les orages, ce qui fournit les plus intéressants documents relativement à l'électricité atmosphérique et à ses divers manifestations. C'est ainsi que dans un des violents orages d'août 1888, M. Trouvelot est parvenu à photographier un éclair très brillant et présentant des particularités remarquables. Cet éclair semble relier la surface terrestre à la nue sous un angle d'environ 40°. Le trait fulgurant se divise en quatre branches principales brillantes et fortement accusées, sur lesquelles se ramifient un certain nombre d'autres moins terribles, mais qui apparaissent parfaitement lorsque l'on regarde le cliché à l'aide d'un verre grossissant. Le nombre total de ramifications ainsi reconnues est de trente-sept. L'éclair proprement dit a la forme d'un long ruban souple traversé par une multitude de raies; en les examinant attentivement, on reconnaît que ces raies correspondent en général avec la brisure des zigzag, plus ou moins grands qui constituent l'éclair.

LE MÉTIER DE ROI.—Sait-on que le métier de roi avait jadis ses petits inconvénients? Dans certains pays, les souverains étaient tenus comme responsables des désastres causés par les pluies trop abondantes. Ainsi les Hébreux, dit le Rappel, avaient pour habitude de massacrer leur souverain quand des pluies par trop abondantes détruisaient leurs récoltes. Sept choses, disent les anciennes lois d'Irlande, témoignent de l'indignité d'un roi: opposition illégale dans le conseil, infraction aux lois, disette, inondation, stérilité des vaches, pourriture des fruits, pourriture des grains mis en terre. Ce sont là sept flambeaux allumés pour faire voir le mauvais gouvernement d'un roi. L'historien espagnol Solis raconte que lors que l'empereur du Mexique montait sur le trône, on lui faisait jurer que pendant son règne les pluies auraient lieu suivant les saisons, qu'il n'y aurait ni débordement des eaux, ni stérilité de la terre, ni maligne influence du soleil. En Chine, c'est encore une maxime reçue que, si l'année est bonne, c'est que l'empereur est béni du ciel et ses sujets lui en tiennent compte. Survient-il quelque tremblement de terre ou une suite d'inondations, comme cette année par exemple, on le lui attribue également et il court le risque d'être détroné.

Lots à bâtir à vendre

Cinq magnifiques lots à bâtir, de 25x95 pieds, sur la rue Saint-Denis, coin de la rue Rachel. Conditions faciles. S'adresser à Berthiaume & Sabourin, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

PERTE DU SOMMEIL.

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puise dans un sommeil salutaire la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout aussi bien que pendant le jour, et le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. Le Célérier est le sédatif recommandé, et toute leur grande efficacité se fait sentir dans le Célérier Composé de Paine. En outre il contient dans des proportions scientifiques, les meilleurs remèdes de la Matière Médicale contre la constipation, les dérangements du foie et des reins. Voilà une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses, débiles et troublées par l'insomnie trouveront une grande vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Célérier Composé de Paine.



Prix \$1.00. Vendu par les Pharmaciens. Circulaires gratis.

Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis. Vins.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons). CHATEAU PICOURNEAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos de Moines (monopole de la maison Malvezin) depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XERES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorete, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU.—Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN, AGENT GENERAL POUR LE CANADA 243, RUE ST-ANTOINE



PROVINCE DE QUÉBEC

Département des Terres de la Couronne

SECTION DES BOIS ET FORETS

Québec, 9 août 1888.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux dispositions de l'Acte 36 Victoria, chapitre 9, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans la salle de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, mercredi, le 17 octobre prochain, à 10 A. M., aux conditions insérées plus bas, savoir:

Table with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists various lots like No 7 1er rang Bloc A, No 8, No 9, etc.

Table for Agence du Bas Ottawa with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists L Rivière Rouge, Canton Haresford, etc.

Table for Agence de la Chaudière with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Canton Langevin No 2, etc.

Table for Agence de Montmagny with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Canton de Bellechasse.

Table for Agence de Saint-Maurice with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Batiscan No 7 Est.

Table for Agence de Rimouski with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Arrière Rivière Humqui, etc.

Table for Agence du Lac St-Jean with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Rivière Petite Péribonka No 120, etc.

Table for Agence Grandville with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists No 1, 1er rang, Est Lac Témiscouata.

Table for Agence de Bonaventure with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Ruisseau Tom Ferguson, Rivière Escuminac, etc.

Table for Agence du Saguenay with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Canton de Carleton, Canton Sagard, etc.

Table for Agence de Gaspé with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Baie de Caspé Sud, Baie de Caspé Nord, etc.

Table for Agence de la Nouvelle-France with 2 columns: Location, Milles carrés. Lists Canton de Carleton, etc.

CONDITIONS DE LA VENTE

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix à être déterminée le jour de la vente. Ces locations seront adjugées aux plus hauts enchérisseurs. Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue. Des locations une fois adjugées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard. Des plans, indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents pour les localités, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

E. E. TACHE, Assistant Commissaire des Terres de la Couronne. N. B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par Ordre en Conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe. No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis. Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 435.—MOT CARRÉ

Minime culpabilité.—
Acte d'audace et de courage.—
Chimérique mais doux mirage.—
Excédant comme quantité.—

No 436.—CHARADE

Au concert souvent est demandé mon Premier.
Deux quand on l'écrase est un des plus cruels
Etant mon Troisième, tous les gens sont égaux.
De forme originale est bâti mon Entier.

No 437.—DEVINETTE

Quel est le moyen à plusieurs personnes de
s'entretenir ensemble sans se voir ni s'en-
tendre ?

SOLUTIONS :

No 432.—Le mot est : Mal-aise.
No 433.—SIX — IX — S
IX — X — I
XL — L — X

No 434.—Les mots sont : Charme et Arme.

ONT DEVINÉ :

Mme C. Roy, Côte-d-s-Neiges ; Alfred Alarie, Lévis ; J. B. Rouvier, Mlle Bernadette Paquin, Montréal.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 à 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'Ecole Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquées. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi ; Dessin artistique ; Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX G. ÉRI

Lisez l'important témoignage suivant du Rév. N. Guéroul, ministre de l'église d'Angleterre, Berthier, Can., qui parle par lui-même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand service pour cette maladie.

N. GUÉROUL

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulaires contenant d'importants certificats env yez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion buvez l'eau après chaque repas, et pour la constipation, prenez la avant le déjeuner.

Établie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits ordinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morne, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRÉSOLLES—10

(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

522



La seule préparation contenant toutes propriétés nutritives et vivifiantes de la viande sous une forme concentrée. C'est l'ALIMENT LE PLUS PARFAIT.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECU DE NEW-YORK

W.M. KING & CIE.,
652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A. F. BRUNETTE

3461, rue Notre-Dame, Montreal

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent,

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

GRANDE LOTERIE

Avec l'approbation de Sa Grandeur l'Archevêque d'Ottawa

Pour la construction de l'église des R. Pères Oblats de Hull, P.Q., détruite dans l'incendie du 5 juin 1888, qui consuma le couvent, l'école, l'église, la résidence des Révds Pères et une partie de la ville de Hull.

TIRAGE :

Mercredi, 17 Octobre 1888 à 2 hrs P.M.

Au Cabinet de Lecture Paroissial, à Montréal, Canada

Vente des billets et tirage opérés par la Loterie Nationale

2.149 LOTS

Valeur totale des lots. \$250,000
Gros lots : un immeuble de 25,000

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant de lui payer en espèces le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent

NOMENCLATURE DES LOTS :

1	Immeuble de.....	\$25,000	\$25,000
1	do	10,000	10,000
2	Immeubles de.....	5,000	10,000
5	do	2,000	10,000
20	do	1,000	20,000
20	do	750	15,000
100	do	500	50,000
100	Montres de.....	200	20,000
400	Montres de.....	100	40,000
500	Montres de.....	50	25,000
1000	Services de toilette...	25	25,000

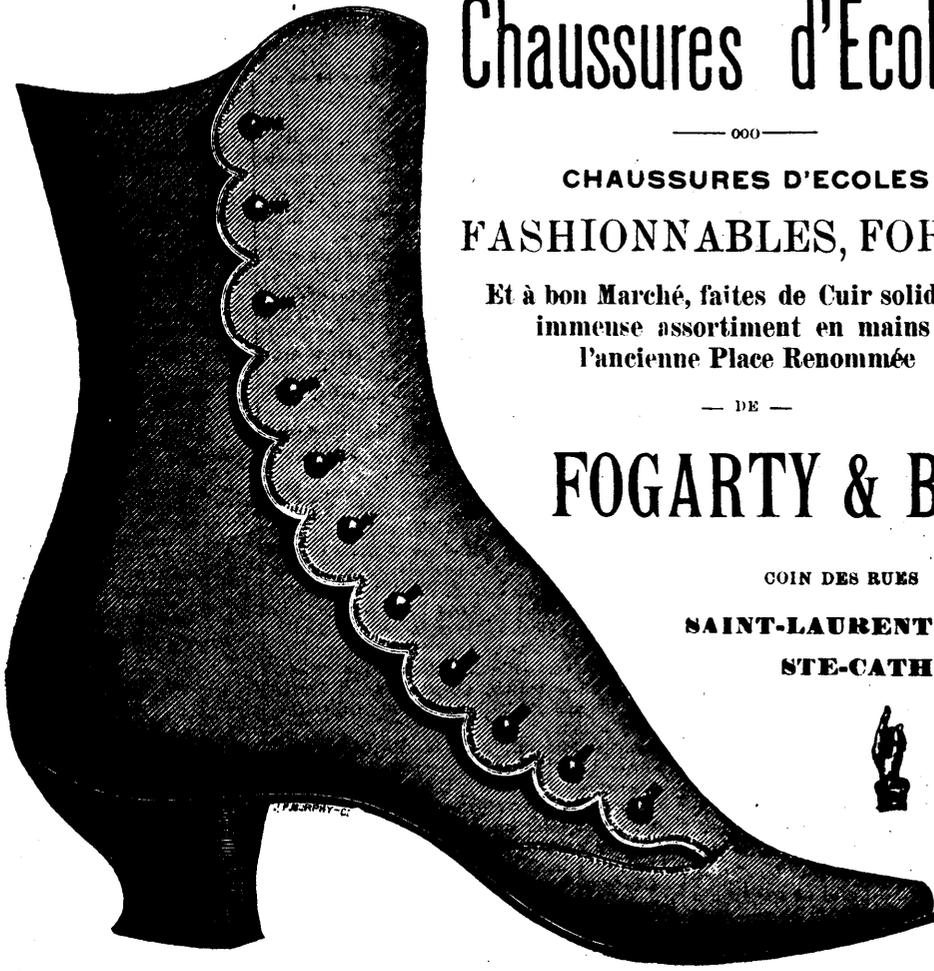
2149 lots valent..... \$250,000

COUT DU BILLET..... \$5
" D'UN CINQUIÈME DE BILLET.. 1

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à MIDI, le jour du tirage

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE.
Bureau : 9, rue Saint-Jacques, Montréal.

Les Chaussures en Kid à \$1.00



Chaussures d'Ecoles!

CHAUSSURES D'ECOLLES

FASHIONNABLES, FORTES

Et à bon Marché, faites de Cuir solide. Un immense assortiment en mains à l'ancienne Place Renommée

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET
STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid à \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 Octobre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

LE SURSIS

II

On vit apparaître un jour à Garches, vers la fin de l'été 1850, une vieille femme déguenillée, recroquevillée, aux yeux durs, à la bouche mince à chaque coin de laquelle s'enfonçaient de toutes petites rides. Courbée et boitillante, elle se mit à demander l'aumône de porte en porte. Personne ne l'avait jamais vue. Aucun des habitants ne la connaissait. C'était la première fois qu'elle venait dans le pays. Elle traînait derrière elle, attachées à ses jupes, deux petites filles de quatre à cinq ans toutes les deux, très brunes, se ressemblant beaucoup, silencieuses, la figure émaciée, extrêmement jolies, malgré leur allure timide et sauvage. La mendiante fit une bonne recette. Les bébés lui portaient bonheur. Elle trouva le pays à son goût, sans doute, car elle s'y installa.

Il y avait, au bout de Garches, dans les champs une grange inhabitée, ouverte à tous les vents, nid de fièvre et de pleurésies. Ce fut là qu'elle s'établit. Elle y fit deux lits avec des bottes de paille et des loques, le premier pour elle, l'autre pour les fillettes. Et à dater de ce jour, elle sortit régulièrement pour mendier. Traquée d'abord par la police dans les villages où la mendicité est interdite, on finit par la laisser tranquille. Non que ses rides, sa vieillesse et ses yeux flamboyants inspirassent la sympathie, et avait l'air d'une sorcière jetant de mauvais sorts, mais les enfants étaient si jolies dans leurs hâillons, malgré leurs cheveux en désordre dans le dos et sur le front ; malgré la bise déjà froide qui rougissait et brûlait leurs pommettes, leur arrachait des larmes et bleussait leurs petits nez délicats ; malgré la repoussante saleté dans laquelle la mendiante les laissait croupir, que ce n'était qu'un cri de pitié et de colère, aussi sur leur passage, quand la Thibaude, c'était le nom de la vieille, traversait les rues de Saint-Cloud, de Vaucresson, de Suresnes, de Rueil, de Bougival, de Puteau :

— Oh ! les gentils anges ! Mais quelle mère !

Elle s'en allait boitant, fuyant quand même les sergents de ville, s'arrêtant aux portes des villas et débrouillant :

— *Pater noster qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum, c'est pour les petites, ma bonne dame, c'est pour les petites, mon bon monsieur. Ce n'est pas pour moi !*

On lui jetait du pain qu'elle mettait dans un sac, des sous qu'elle glissait dans sa poche, puis elle s'adressait à une autre maison, pendant que les bébés trottaient affamés et toujours muets. On sut bientôt leurs noms à toutes les deux. Elles s'appelaient Lucienne et Claudine. A en juger par leur âge et à leur ressemblance, elles devaient être les sœurs, et mêmes sœurs jumelles. A Garches, on s'en inquiéta. Le mystère dont la Thibaude s'entourait paraissait louche. Des histoires d'enlèvement d'enfants coururent le village. La vieille fut interrogée. Elle refusa de répondre. On la menaça de l'envoyer en prison pour vagabondage et d'enfermer les petites dans un hospice d'enfants trouvés. Alors, elle se décida à parler :

— Lucienne et Claudine sont mes petites-filles. Elles s'appellent Thibaude, comme moi, du nom de leur père. Il est mort, le père et la mère aussi. Et, comme ils me nourrissaient, j'en suis réduite à mendier. Est-ce ma faute si je n'ai pas cent mille livres de rente ?

On vérifia sa réponse. Il se trouva qu'elle était

exacte. On avait donc affaire à une pauvre vieille, non à une voleuse d'enfant. Claudine et Lucienne étaient malheureuse avec elle. Petites martyres, s'il en fut ! Elles les réveillaient durement le matin, alors que, malgré le froid, la neige à gros flocons, la pluie à torrents et les rafales du vent aigu, elles dormaient à poings fermés sur leur grabat, les cheveux emmêlés de brins de paille. Elle les secouait, n'ayant point pitié de leur sommeil !

— Allons, à bas, sortons, fainéantes. Il faut mendier.

Et le ventre vide, ou parfois, jour de fête ! grignotant une croûte de pain, elles partaient par tous les temps. Lorsqu'elles pleuraient, sous la gelée des matinées ou des soirées de décembre, la Thibaude les battait.

— Il faut mendier ! C'était son mot. Est-ce que vous croyez qu'on me ferait l'aumône, à moi, si j'étais seule ? Ah ! bien oui, on me laisserait dans mon trou crever de froid et de faim, parce que je suis vieille. Personne n'a compassion des vieux, à présent. Vous, vous êtes gentilles. Les enfants, ça émeut encore les bourgeois. Et ils donnent ! Marchez ! Oh ! je ne vous empêche pas de pleurnicher ! Plus vos yeux sont rouges, plus on vous plaindra. Plus on vous plaindra, plus nous ferons de bonnes recettes.

Sans souliers, sans bas, dans les ronces des sentiers forestiers, sur les pierres des chemins de traverse, dans la boue des champs, elles rentraient souvent les pieds ensanglantés, et si fatiguées, si fatiguées, les pauvrettes, qu'elles tombaient sur leur lit et tout de suite s'endormaient, n'ayant même pas la force de manger. Alors, le lendemain, elle était bien obligée de laisser les enfants au logis et de partir seule. Elle fermait la porte, ne se souciant ni de leurs cris ni de leurs larmes quand elles se verraient abandonnées et ne rentrait qu'à la nuit. Elle les retrouvait blotties dans un coin, la gorge sèche à force de sanglots, dans un état nerveux inexprimable, épouvantées par les ténèbres qui les enveloppaient, par le silence même de la nuit, ou hurlant avec le vent qui sifflait, lamentable par les ouvertures des murailles, des lucarnes et de la porte !

— Avez-vous fini de geindre ? sale engeance ! Et dire qu'à mon âge, c'est encore moi qui suis obligée de vous nourrir ! Est-ce que je ne devrais pas me reposer, moi ?

La grange était isolée dans la plaine, loin des dernières maisons de Garches. Les cris des petites n'étaient pas entendus. Et quand la vieille battait plus fort, personne ne venait pour l'arrêter. Un matin, les enfants se réveillèrent côte à côte. L'hiver était passé. Mai étalait ses prairies plus vertes, ses premières feuilles naissantes. La lucarne par où la brise froide, tant de fois pendant la cruelle saison, leur avait apporté des frissons qui faisaient claquer leurs dents, la lucarne tout ensoleillée, envoyait ce matin là un rayon clair de chaleur et de gaieté, dans lequel dansaient des essaims d'insectes infiniment petits. La campagne, tout autour, était emplie de cris d'oiseaux qui volaient à leurs nids, à leurs amours. Et sur la jolie figure des enfants, un vague sourire de bien-être s'épanouissait. Elles avaient eu si grand froid ! Et il était si bon de se sentir réchauffée ! Près d'elles, sur ses loques, la vieille, jaune et ratatinée, ne bougeait pas.

— Elle dort, murmure Lucienne.

— Oui, elle dort. Ne la réveillons pas !

Et elles se serrèrent l'une contre l'autre, oculant en dessous un regard craintif et malicieux vers la mendiante, pour épier le moindre de ses gestes, pour surveiller son sommeil.

Des heures se passent. Les petites sont surprises. Jamais la Thibaude ne les a laissées tranquilles ainsi. Tous les jours, à cette heure-là, elles sont depuis longtemps par les routes et les villages, des larmes dans leurs yeux, la main tendue, la prière aux lèvres.

— Quelle chance, elle dort toujours ! fait Lucienne.

Et elle avance hors des guenilles, sa tête ébouriffée, pour regarder la Thibaude, pareille à un oiseau qui hasarde hors du nid le bec jusqu'aux yeux. La Thibaude repose. Elle reposera toujours. Elle est morte. A la fin, ce sommeil, cette immobilité les effrayent. Elle se lèvent s'approchent, la touchent. Elle est froide. Elles ne

savent pas ce que c'est que la mort, et pourtant elles comprennent. L'instinct les avertit. Elles pleurent, appellent :

— Grand'mère ! Grand'mère !

Ce n'est pas le chagrin qui les fait pleurer, c'est l'effroi que leur inspire ce cadavre, avec ces yeux sans regard qui, tant de fois les ont fait trembler ; ces mains raides et inertes dont elles sentent encore les derniers coups sur leurs joues et leurs épaules ; ces lèvres blêmes qui les menaçaient si souvent. Elles sortent de la grange et fuient par le village criant :

— Grand'mère ne bouge plus !

On les entend. Des voisins accourent. C'est vraie la vieille a rendu l'âme pendant la nuit. Les deux fillettes sont seules à présent, dans la vie. Que deviendront-elles ! A Garches, leur gentillesse a fondu plus d'un cœur. Que de fois, sur leur passage, elles ont entendu, sans comprendre :

— Comme elles sont gentilles et que c'est dommage !

Dans les rares fois où la Thibaude était partie seule pour ces courses vagabondes, et où Claudine et Lucienne avaient pu sortir, elles avaient vu rôder aux alentours de la grange, des petits garçons à l'allure éveillé, qui cherchaient à entrer en conversation avec elles. Sauvages, les petites s'y refusaient et rentraient bien vite. Malgré tout, les enfants s'étaient habitués les uns aux autres. Il y avait là trois petits garçons qui, tous les soirs et tous les jeudis et les dimanches, essayaient de nouer connaissance. Deux, Pascal et Henri, étaient les fils de l'horticulteur Doriat. L'autre était le fils unique du fermier Bourreille. C'était bien souvent la même antienne, chez Bourreille, comme chez Doriat.

— Si tu savais, papa, si tu voyais, maman, disaient Pascal et Henri, comme Lucienne est gentille.

Et chez le père Bourreille, le refrain, chanté par Gauthier :

— Si tu savais, papa, comme Claudine est bonne !

Après la mort de la Thibaude, Pascal, Henri et Gauthier furent navrés. Ils ne jouaient plus. Ils ne riaient plus. Ils avaient les yeux gros. Est-ce que Claudine et Lucienne allaient partir ? Est-ce qu'ils ne les reverraient plus ? Un jour, en rentrant dans sa pépinière, c'était le lendemain de l'enterrement de la mendiante, Doriat dit à sa femme :

— Ils ont raison les enfants d'avoir le cœur à l'envers. Elles sont gentilles, les petites. Est-ce que tu crois que cela nous coûterait beaucoup si nous adoptions l'une des deux ? Nous n'avons qu'un des garçons.

Marie Doriat, une jolie femme à figure énergique et douce tout à la fois, ne put s'empêcher de rire et sauta au cou de son mari.

— Quel brave homme que tu es, et comme j'ai raison de t'aimer !

— Tu consens ? C'est que nous ne sommes pas riches, et une bouche de plus à nourrir, ça compte à la fin de l'année.

— Tu ne t'en apercevras pas, je te le promets.

— Alors, c'est entendu ? Tu veux bien de Lucienne.

— Oui. Apprends toi-même la nouvelle à tes fils. Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir et ce que plus tard, Lucienne sera pour nous ; mais, en attendant, la joie de tes enfants va te récompenser de ton action.

Chez Bourreille, ce ne fut pas tout à fait la même scène. Bourreille était veuf. Puis il avait toujours passé pour ne pas être très sain d'esprit. Non qu'il fût fou. Loïn de là ; mais il avait l'esprit bizarre et la tête exaltée. Il avait dit à Gauthier :

— Va chercher ton amie Claudine et ramène-la chez nous. J'ai besoin d'une vachère. Elle nous servira.

Et cela fut fait ainsi. Les deux sœurs étaient placées, mais Claudine n'entra à la ferme de Bourreille que comme domestique, tandis que Lucienne fut traitée sur le même pied que les enfants, par Doriat et par sa femme.

III

Passons sur les vingt ans qui suivent. Ce sont

vingt années de plus sur la tête de nos personnages, mais elles n'ont rien changé à leur condition, à leur situation réciproque. Pascal et Henri sont devenus des hommes. Ils travaillent près de leur père, dans un vaste établissement d'horticulture, à leur compte. Gauthier Bourreille est à l'école de l'agriculture de Grignon. Et Lucienne ? Et Claudine ? Elles ont perdu en grandissant, beaucoup des points de ressemblance qui les faisaient reconnaître comme deux sœurs. Cependant elles se ressemblent toujours. Brune toutes deux, grandes et bien faites, elles ont des yeux noirs pleins de flammes, le front puissant et volontaire, la bouche sérieuse, la lèvre un peu large. Claudine est plus petite que sa sœur. Elle est aussi moins distinguée d'allure, bien que son regard rayonne de la même intelligence. Elle est restée timide comme lorsqu'elle était petite. Les coups et les cruautés de la Thibaude avaient sans doute marqué plus profondément sur son cœur. Elle s'en souvenait. Tandis que Lucienne, elle, les avait oubliés. Mais Claudine n'avait pas eu comme Lucienne, la tendresse d'un père et d'une mère. Du père Bourreille elle n'avait jamais reçu de caresses et Gauthier, elle l'avait peu vu, car de bonne heure il avait été envoyé au collège. Elle avait donc vécu seule, ou à peu près, n'ayant d'autre affection que celle de sa sœur. Cette affection était grande, aussi profonde chez l'une que chez l'autre. Elle remplissait le cœur de Claudine, c'est-à-dire sa vie.

Bourreille et Doriat n'étaient riches ni l'un ni l'autre. Le premier vivait de sa ferme ; l'autre de son commerce de plantes et de fleurs. Ils avaient de tout temps été amis et l'adoption simultanée des deux jumelles avait encore resserré leur camaraderie. Gauthier avait été attiré par la grâce, par la distinction naturelle, par la beauté élégante et fière de Lucienne. Vivant côte à côte avec celle qu'il avait vue toute petite auprès d'eux les deux fils de Doriat ne l'aimaient pas autrement que si elle avait été vraiment leur sœur. Il n'en était pas de même de Gauthier. Son cœur s'était vite attendri au feu du regard de Lucienne et il s'était épris pour elle d'une violente passion. Passion partagée, du reste, car la belle fille, avait la franchise primesautière de sa nature, l'avait dit à Marie Doriat sa mère adoptive, elle aimait Gauthier de toute sa jeunesse et de tout son cœur. Gauthier et Lucienne étaient en âge d'être mariés, Mme Doriat, qui adorait Lucienne, en avait parlé à Bourreille. Le bonhomme avait répondu :

— Mon fils n'est pas riche ; Lucienne n'a pas le sou. C'est marier la misère avec la pauvreté.

— Pauvres, eux ? s'était récriée la bonne femme. Ils auront de la jeunesse et du bonheur à revendre. Ils sont millionnaires.

— Ce n'est pas pour refuser que je le dis.

— Alors vous consentez ?

— Quand mon fils sortira de Grignon, nous en recauserons.

Le dimanche suivant, Gauthier était à Garches. Il connaissait la démarche de Mme Doriat et savait que son père avait accepté. Il se promenait avec Lucienne dans le grand jardin de Doriat, admirablement découpé au cordeau, rempli de fleurs, de plantes, de jeunes pousses d'arbres étiquetées avec soin. Le soleil était chaud. Le mois de mai finissait. Le vent, passant sur les fleurs, semblait faire tourbillonner autour d'eux des parfums qu'il ramassait dans sa course. Lucienne et Gauthier étaient heureux. Ils marchaient lentement, par les allées bien sablées, entretenues avec le soin méticuleux de l'homme qui comprend que la moitié de sa fortune est dans cette propreté, dont cette propreté même est le travail et la vie.

— Que je vous aime, Lucienne !

— Ce que je ressens pour vous est si grand, si complet, mon Gauthier, que je ne crois pas que vous puissiez jamais égalier mon amour.

Il eut un sourire superbe de défi et de tendre protestation. Marie Doriat, de la fenêtre derrière laquelle elle cousait, les regardait avec bonheur. C'était son ouvrage, en somme, cette félicité à laquelle elle assistait. Elle avait le droit d'en être heureuse. Et la femme de l'horticulteur était de ces êtres privilégiés qui mettent leur bonheur dans celui des autres. Elle avait le droit aussi d'en être fière. Lucienne et Gauthier semblaient

faits l'un pour l'autre. Grands, élégants, élancés, lui blond, portant la barbe courte, le nez droit, l'œil bleu, calme, énergique et franc ; elle brune, le regard humide, trahissant dans chacun de ses gestes une suprême volonté, une droiture parfaite, de la bonté et de la force.

— Quel rêve que ma vie, disait elle en se penchant sur le bras de Gauthier, quel rêve, ami chéri ! Y pensez-vous ? Que serais-je sans ma mère adoptive ? Que serions-nous, ma sœur et moi ? Comme il faut que mon cœur soit grand pour contenir l'affection que j'ai pour mes parents adoptifs, mon amour pour vous et la reconnaissance que j'ai pour votre père, si bon pour Claudine ! Je n'avais pas de famille, à présent, j'en ai deux. Demain, j'en aurai trois ! Quel rêve, ami ! Pourvu que je ne me réveille pas !

— Que craignez-vous, Lucienne ?

— Rien de précis.

— Alors ?

— Alors, je suis triste, quand même, comme à l'approche d'un malheur !

Il souriait, se moquant d'elle et de ce pressentiment, sûr de l'avenir parce qu'il aimait, parce qu'il était jeune et parce qu'il se sentait aimé. A ce moment, Pascal et Henri les rejoignirent :

— Gauthier, dit Pascal en riant, nous sommes désolés de déranger ton tête-à-tête, mais nous venons de rencontrer ton père qui, sur une lettre qu'il a reçue de Paris tout à l'heure, te réclame à grands cris. Il a l'air tout drôle, ton père,

— C'est bien, j'y vais, dit seulement Gauthier.

Lucienne tendit ses mains et son front. Les mains étaient très froides. Le front était un peu humide, à la racine des cheveux. Et elle ne dissimulait pas un petit tremblement nerveux.

— Qu'avez-vous donc, Lucienne ?

— Votre père vous réclame. Eh bien, j'ai peur de vous voir partir, parce qu'il me semble que vous allez au-devant du malheur que je crains.

— Folle ! dit-il. Et si c'était une bonne nouvelle ?

— J'en doute.

— Dans cinq minutes je le saurai ! Cinq minutes après, vous le saurez à votre tour.

Il l'embrassa et partit, les yeux brillants d'amour. La ferme du père Bourreille, située à quelques minutes de Garches, non loin des bois de Saint-Cucufa, comprenait un corps de bâtiment nouvellement bâti après un incendie, où vivait Bourreille, et les granges, la bergerie, les écuries derrière, séparées de l'habitation par une assez vaste cour où caquetaient toute la journée des poules, où gloussaient les dindons, où roucoulaient les pigeons, où criaient les pintades, où claironnaient les coqs. Malaisément le père Bourreille avait joint, toute sa vie, les deux bouts. Ayant perdu sa femme peu de temps après la naissance de Gauthier, il avait toujours manqué à la ferme l'œil d'une maîtresse de maison entendue aux petites économies. Bourreille n'avait pas voulu se remarier. Il s'était saigné aux quatre veines pour faire instruire Gauthier, et, dans ces dernières années, la vente des bestiaux ou des récoltes n'ayant pas suffi pour faire face à ces dépenses, quelques lopins de terre y avaient passé, vendus à des voisins.

Bourreille était un petit homme maigre, toujours mal peigné, aux yeux vagues et incertains. Il se trouvait à la ferme, qu'on appelait Bernadette, quand Gauthier revint de chez Doriat. Debout dans la salle qui servait un peu à tout, de salle à manger, de cuisine, de chambre à coucher, Bourreille, le regard fixe, très rouge, extrêmement agité, tenait dans ses doigts tremblants une lettre ouverte, déjà lue, dix fois depuis quelques minutes et qu'il essayait de relire encore. Gauthier s'approcha et demanda :

— Quoi donc de si pressé, mon père ?

— Ma foi, je trouve qu'un malheur s'apprend toujours assez vite, mais quand il vous arrive une bonne nouvelle, c'est autre chose.

— Alors il s'agit d'un bonheur ? J'en étais sûr !

— Tiens, lis. Tu seras aussi vite au courant.

La lettre informait Bourreille de la mort d'un frère avec lequel il avait toute sa vie vécu en mauvaise intelligence, ce frère étant mort à Paris sans testament et sans autre famille que Bour-

reille, son aîné, lui laissait son mobilier et toute sa fortune.

— Pauvre frère ! Pauvre frère ! murmura le paysan, qui croyait qu'il était de son devoir, devant son fils, de s'apitoyer sur cette fin.

Gauthier n'ayant jamais vu son oncle restait froid.

— A combien se monte cette fortune ?

— Qui le sait ? Mon frère était avare comme Harpagon, se privant de tout pour le plaisir d'accumuler. Il avait été commissaire en vins et il a dû gagner quelques rentes. Nous le saurons bientôt. Demain, j'irai à Paris, chez le notaire. Nous serons fixés.

Gauthier écrivit deux mots à Lucienne :

« Vous voyez, chère timorée, qu'il ne s'agissait pas d'un malheur. Mon père vient d'hériter, peut-être d'une grosse fortune. Je l'aime. »

Il avisa Claudine qui traversait la cour, allant au poulailler.

— Claudine, veux-tu faire un plaisir à ta sœur ?

— Toujours.

— Alors, porte-lui ce mot. Et embrasse-la pour moi.

Bourreille avait écouté avec attention.

— Que lui écris-tu, à Lucienne ?

— La bonne nouvelle, afin qu'elle se réjouisse avec nous.

— A quoi bon ?

— Ne sera-t-elle pas bientôt ma femme ?

— Oh ! oh ! comme tu y vas ! Ta femme, cette mendicante ?

— Hier, ce matin, vous consentiez ?

— Oui, dit le paysan avec brutalité, hier, ce matin, parce que nous étions pauvres, alors, autant Lucienne qu'une autre, mais à présent que nous sommes riches.

— N'achevez pas, mon père, où vous me feriez douter de votre affection pour moi.

— Doute, si tu veux, ça m'est égal. Mais pour ce qui est de te marier avec cette fille des rues, n'y compte pas.

— Mon père retenez bien ceci, je n'aurai jamais d'autre femme que Lucienne.

Le fermier ricana.

— On dit ça, on dit ça et puis on fait un beau mariage.

— Et vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie, mon père. Nous nous aimons tant si vous saviez !

— Parlons d'autre chose, hein ? dit Bourreille avec rudesse.

Interdit, Gauthier resta silencieux. Il y avait je ne sais quelle folie dans les yeux de son père. Cela lui faisait peur. Il se tut. Mais il pensait à Lucienne et se souvenait de son pressentiment.

— Aurait-elle raison ? se disait-il.

Le lendemain Bourreille partait pour Paris. Le soir il était de retour.

— Eh bien ? interrogea Gauthier qui l'avait attendu.

— Pas autant que je ne l'aurais cru.

— Enfin connaissez-vous le chiffre à peu près ?

— Cent cinquante mille francs nets.

— Vous devez être heureux, mon père, cela vous tire de peine.

— Heureux ? Heureux ? grommela le fermier, c'est bientôt dit. Le défunt était avare à ramasser dehors les bouts de cigarettes. Il doit avoir caché un magot de pièces d'or et de billets de banque quelque part.

— Mon père ce que vous m'avez dit hier, a laissé une bien triste impression dans mon esprit.

— Ah tu veux parler de Lucienne ? Eh bien, je répète ce que j'ai dit.

— C'est impossible. Je l'aime tant. Elle est tout mon bonheur.

— Jamais ! tu entends ? Jamais ! Comprends-tu le français ?

Les deux hommes se regardèrent dans les yeux, la colère grondait en leur âme, mais ni l'un ni l'autre n'ajouta un mot.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 Octobre 1888

L'EXPIATION

QUATRIÈME PARTIE

DUIS clouant son regard sur la physionomie désespérée du jeune homme :
— Vous aimez Ana de Balboa, dit-il.
Horace frissonna.

VI.— LE SERMENT

Genaro, tranquillement assis, les mains sur les genoux, le visage placide et rayonnant, écoutait sir Richard qui lui faisait longuement le récit de l'enfance d'Horace et de Virginie.

De temps en temps le forçat, baissant en apparence les paupières, les levait furtivement pour interroger la physionomie de son interlocuteur et, complètement rassuré, témoignait sa quiétude par un sourire ingénu.

La narration du quaker avait duré près de deux heures et touchait à sa fin.

— Il me sera, dit-il en l'achevant, bien pénible dans les commencements, de vivre loin d'eux. Je comprends aujourd'hui, peut-être pour la première fois, toutes les joies de l'amour paternel et je ne vous cache pas que j'envisage votre bonheur.

— C'est souvent une loi de ce monde, riposta Genaro avec emphase, que la satisfaction des uns engendre la contrariété des autres. Je comprends d'autant mieux vos sentiments, mylord, que les miens ont été tels pendant les seize années qu'a duré cette séparation si cruelle. Je ne pouvais voir passer dans la rue un père de famille avec ses enfants sans pleurer de rage. Maintenant que je ne puis plus perdre mon fils et ma fille, il me semble que tout le passé n'a été qu'un rêve, qu'un vilain cauchemar. Je m'enorgueillissais de la beauté d'Agueda, du talent de Richard, et je plains ceux qui, comme vous, mylord, sont jaloux de ma félicité toute légitime. Mes enfants sont à moi, je les aime, je les idolâtre.

— Et s'ils vous étaient enlevés une fois de plus, ce serait pour vous un grand coup, n'est-il pas vrai ?

Genaro ouvrit démesurément les yeux.

Cette parole du quaker sonnait singulièrement à ses oreilles.

Que voulait dire sir Richard ?

Malgré lui, le forçat eut un geste d'alarme, sa tête pivota sur ses épaules, comme s'il eût voulu se convaincre qu'il était bien seul avec le quaker, et sa main se glissa sous son habit où elle cherchait évidemment une arme.

Cependant, pour écarter ses soupçons, il se crut obligé de ne pas laisser tomber la conversation.

— Vous m'effrayez, mylord ! Sans doute, Dieu peut me les prendre, ils sont mortels.

— Ma question est toute naturelle, mon ami.

Le quaker appuya à dessein sur cette qualification familière. En même temps son regard fixe scruta la pensée intime du forçat.

Genaro soutint ce regard en acteur consommé, avec ce calme d'un homme qui a la conscience parfaitement en repos. Et, pour mieux dissimuler ce trouble qu'il ressentait au fond, il essaya un nouveau sourire.

— Figurez-vous, don Santos, poursuivit sir Richard d'un ton indifférent, qu'au moment où nous devons les attendre le moins, deux messieurs se sont présentés ce matin chez moi. Or, je vous laisse à deviner ce qu'ils m'ont dit et ce qu'ils prétendent.

Le forçat sentit un petit frisson courir dans sa peau. La gravité, l'impassibilité du quaker l'intriguaient et l'irritaient.

— Qui sait ? fit-il avec un accent contraint.

— Je parie que vous en êtes à cent lieues et je suis sûr que vous serez stupéfait en l'apprenant. Sir Richard fit une pause.

Genaro eut un nouveau mouvement de per-

— Caramba ! mylord, je crois que vous tenez à me donner des émotions un peu fortes.

— Et moi je suis heureux de constater que vous êtes le modèle des pères. Ces messieurs trouveront, je vois, à qui parler.

Les larges épaules de Genaro frôlaient en ce moment la portière de la tapisserie.

— Caramba ! mylord, répéta-t-il en affectant d'avoir tout son sang-froid, expliquez-moi cette énigme ?

— Volontiers. Connaissez-vous le docteur Michel Herbin ?

Le forçat pâlit légèrement, mais pas un muscle de son visage ne bougea.

— Non, dit-il, je n'ai jamais entendu ce nom.

— Et le colonel Séverin, ou plutôt don Carlos de Rivérés, mari et veuf de la pauvre duchesse de Balboa, morte il y a seize ans et demi ? Mais qu'avez-vous donc, cher ami, vous semblez mal à l'aise. Peut-être fait-il trop chaud ici, et ferions-nous bien d'ouvrir cette fenêtre... Je suppose que ce don Carlos, qui se dit le père légitime de Virginie, et ce docteur Herbin qui réclame ses droits de paternité sur Horace, se trompent l'un et l'autre, à moins que nous n'ayons affaire à deux imposteurs. Dans ce cas, il nous sera facile de les livrer aux tribunaux.

Le quaker était resté assis, mais si ces paroles prononcées lentement n'exprimaient aucune menace, il était impossible à Genaro de se tromper sur leur signification.

La comédie allait-elle soudainement tourner au tragique ?

Le forçat promena rapidement son regard autour de la salle.

Maintenant il n'avait plus qu'une pensée : assurer sa retraite.

Aussi tout à coup son visage subit-il une complète métamorphose ; à son air modeste, humble, obéissant, bonasse, succéda sans transition l'attitude de l'audace, prête à tout affronter, défiant celui qu'elle rencontre devant elle pour lui faire obstacle. L'hypocrite arracha lui-même son masque et le front hautain, la voix impérieuse :

— Trêve à ce jeu qui ne me convient pas, monsieur, dit-il. Ce que vous me racontez, je n'en crois pas un mot. C'est une manœuvre que vous employez pour garder mes enfants.

Sir Richard cloua sur le galérien un de ces regards où s'empreint le plus froid mépris ; mais, se maîtrisant, pour connaître jusqu'où pouvait aller l'impudence du scélérat :

— Je ne veux pas m'arrêter, dit-il, à relever ces phrases offensantes. Si quelqu'un a des droits ici, il les fera valoir. En attendant, Horace et Virginie resteront sous ma tutelle et les tribunaux décideront à qui ils doivent le nom de père. Genaro allait répliquer, lorsqu'une main s'appuya sur son épaule.

Il se retourna, fit un soubresaut et voulut pousser un cri qui s'étouffa dans sa poitrine.

— Ce drôle, dit le colonel Séverin en s'avancant au milieu de la chambre, se gardera bien d'en appeler aux tribunaux. Il y trouverait des juges qui ne se méprendraient pas sur son identité.

Genaro s'était arc-bouté. Sa main crispée serrait nerveusement le poignard qu'il avait dégainé.

— C'est un piège, rugit-il. J'aurais dû m'y attendre. Mais gare ! La bête montre les dents et



Sir Richard Stone s'était dressé debout et le bras étendu vers la porte. — Page 54, col. 1

plexité.

— Ils prétendent être l'un le père de Virginie, l'autre celui d'Horace.

Brusquement le forçat se leva tout d'une pièce et fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous ? demanda sir Richard.

La question était froide, nette, équivalente à un reproche.

Il était manifeste que l'habile comédien s'était trahi par cette fausse sortie. Mais Genaro n'était pas à bout de ressources, et recouvrant immédiatement son aplomb.

— Eh bien, s'exclama-t-il avec une intonation de candeur ; où voulez-vous qu'aille un père lorsque ses enfants sont en péril ? Je courrais les dé fendre.

Le forçat s'était arrêté et tourné vers le quaker :

— C'est un piège, rugit-il. J'aurais dû m'y attendre. Mais gare ! La bête montre les dents et

mord lorsqu'on l'accule ! Sir Richard s'était dressé debout, et le bras étendu vers la porte :

—Allez ! dit-il. Des êtres abjects comme vous me répugnent, et c'est tout. Sortez !

Le colonel eut un geste de résistance.

—Vous voulez, mylord, s'exclama-t-il, épargner à ce misérable le châtement qu'il mérite.

—Non, senor. Mais le seul châtement à infliger à celui qui est ignoble, c'est le mépris.

Le forçat, stupéfait lui-même de ce flegme, marcha d'un pas lent jusqu'à la porte de l'appartement.

—Je me retire, dit-il en balbutiant, mais... j'aurai ma revanche.

Il sortit.

—Encore une fois, mylord, s'écria le colonel, permettez-moi de désapprouver votre générosité.

—Cet homme ne saurait plus nous faire aucun mal.

—De la part d'un être aussi malfaisant, il faut vous attendre à tout.

—Je suis quaker, colonel, et ne puis vouloir que le sang coule ici.

—Sa menace était vaine.

—J'ai d'ailleurs d'autres raisons pour lui rendre provisoirement la liberté. Bientôt il rentrera au bain, qu'il n'aurait pas dû quitter. En recevant votre lettre, il y a trois heures, j'aurais pu prévenir aussitôt la police et le faire arrêter ; mais, je le répète, j'ai des motifs graves pour éviter tout esclandre. Genaro n'est qu'un instrument aux mains de Pablo Garcia et d'Alexandre de Balboa. Frapper dès maintenant le forçat, c'eût été prévenir ses instigateurs de notre entente et leur donner le temps de se soustraire à notre vengeance commune. Cette vengeance même ne doit pas être dictée par l'exaspération que provoque la longue impunité du crime. Il faut qu'elle soit un acte de justice, rien de plus comme rien de moins, mais un acte de justice atteignant dans le même moment tous les coupables.

Le quaker s'interrompit. Son visage restait absolument impassible ; il était facile de voir que son dessein était réfléchi, arrêté, sans passion, mais immuable.

Il y eut un silence de quelques minutes.

Le docteur Herbin venait d'entrer au bras d'Horace.

Les deux vieillards se serrèrent la main sans pouvoir articuler une parole.

—Docteur, dit enfin sir Richard, les voies de la Providence sont parfois lentes et douloureuses pour ceux qui les suivent, mais elles aboutissent toujours au triomphe du droit et du vrai. Dieu m'a choisi de préférence à tout autre pour être le tuteur de votre fils. Je suis heureux d'avoir pu remplir cette mission et de vous rendre aujourd'hui le dépôt qui m'a été confié par la volonté divine. J'avais charge d'âmes. J'ai fait ce que vous auriez fait à ma place.

Michel Herbin répondit par une nouvelle étreinte pleine d'effusion à ces paroles, qui s'adressaient si puissamment à son cœur.

—J'ai envers vous, mylord, dit-il, comme envers Dieu, une dette de gratitude que je ne pourrai jamais payer entièrement.

Il se recueillit un moment, et essuyant ses larmes :

—Ah ! pourquoi faut-il qu'Angèle soit hors d'état de joindre ses bénédictions aux miennes !

—Dieu nous a soumis tous trois aux mêmes épreuves, docteur, dit le quaker avec une tendre sympathie. Tous trois nous pleurons le sort de celle qu'il nous a donnée pour compagne. La duchesse Térésa est morte empoisonnée ; ma femme a été noyée par de lâches assassins ; la vôtre, docteur, arrachée à son foyer, a perdu la raison non moins précieuse que la vie. Tous trois nous avons été victimes de crimes horribles, commis par les mêmes scélérats.

—Ces crimes vont recevoir enfin leur châtement, dit le docteur. Alexandre de Balboa appartient au bourreau.

Horace contemplant son père avec une émotion indéfinissable.

Le regard du colonel s'attachait sur le jeune homme et lisait jusqu'au fond de cette âme angoissée.

—La hache du bourreau ne frappe pas seulement le coupable, dit-il. Elle atteint aussi toute sa famille. Je ne puis oublier que Claudie est la

nièce de cet infâme. Je ne veux pas que la honte de ce supplice retombe sur ma fille.

Sir Richard et le docteur eurent le même geste d'étonnement.

—J'ai demandé à Dieu de me rendre mon enfant, reprit don Carlos, il m'a exaucé. A Dieu seul maintenant appartient le droit de nous dicter quelle expiation nous devons faire subir aux criminels. Mais cette expiation, nul de nous ne peut l'infliger à ceux qui sont innocents. N'avez-vous pas dit vous-même, sir Richard, que nous avons à exercer un acte de justice et rien qu'un acte de justice ? Alexandre de Balboa ne peut espérer ni de vous, ni de moi aucune pitié. Mais il a une fille envers qui nous avons tous trois des obligations. Digne amie de mon enfant, du vôtre, docteur, de ceux dont vous avez été si longtemps le père, sir Richard, elle a été notre bienfaitrice. La reconnaissance nous impose autant de devoirs que la vengeance.

—J'ai juré, dit le quaker froidement, que l'assassin de ma femme mourrait ; il mourra, je ne manque jamais à mes serments. Quand Alexandre de Balboa aura rendu à votre fille, colonel, le titre et les biens qu'elle seule a le droit de posséder et que vous le contraindrez à restituer, vous pourrez, en considération des vertus de sa fille, faire fléchir la rigueur de vos principes, si vous n'écoutez que la magnanimité, et livrer le coupable à ses remords, en attendant qu'il trouve Dieu pour juge. Pour moi, j'ai une autre tâche à remplir, je la remplirai. Lorsque j'ai appris, il y a de longues années, la mort de ma femme et les circonstances qui ont accompagné ce malheur, le soupçon d'un assassinat est entré aussitôt dans mon esprit. Aujourd'hui ce soupçon est devenu une conviction, J'ai la preuve du crime. Je connais les criminels. En quittant Erié-City j'ai fait la promesse de les châtier dès que je les aurais retrouvés. Maintenant qu'ils sont sous ma main, je n'ai plus qu'un désir : frapper. Je frapperai.

L'accent du quaker martelait chacune de ses phrases. Les trois autres interlocuteurs le considéraient sans faire aucun mouvement.

—Vous, colonel, reprit-il après une pause sans élever la voix, mais avec la même intonation d'implacable fermeté, vous aviez à venger l'empoisonnement de la duchesse Térésa : mais vous avez retrouvé votre fille, et votre cœur, jusqu'alors rempli par la haine, s'est ouvert tout à coup à la joie. Le sentiment de l'amour paternel vibre si fortement en vous que vous n'entendez plus la voix des justes représailles. Je le comprends et je ne puis vous blâmer.

—Vous docteur, sollicité par les mêmes élans, vous avez à faire payer chèrement toutes les souffrances que vous avez endurées. Vous laissez légitimement ceux qui vous ont fait tant de cruelles blessures, mais la pitié et le contentement entrent aussi dans votre âme. Vous êtes ému lorsque vos regards tombent sur celle à qui Dieu peut rendre l'intelligence, maintenant abolie dans son esprit ; vous êtes heureux lorsque vos yeux s'arrêtent sur ce fils qui va désormais faire tout votre orgueil et toute votre félicité. Si demain votre femme était guérie, peut-être oublieriez-vous tout le passé, pour ne plus écouter que les promesses consolantes de l'avenir. Je vous comprendrais aussi, docteur, et je vous approuverais.

Il s'arrêta une minute et ses yeux jusqu'alors très calmes, s'injectèrent tout à coup de sang. Son visage se couvrit d'une subite pâleur, ses lèvres eurent un tressaillement fébrile.

—Je n'ai pas d'enfant, moi ! s'exclama-t-il. Je suis seul au monde.

Il se prit le front à deux mains ; puis, écartant les bras comme dans une recrudescence de détresse :

—Ah ! pourquoi vivrais-je encore si ce n'était pour punir ceux qui m'ont ravi la pauvre créature aimée, avec qui ils ont noyée, hélas ! tout mon bonheur !... Quand j'aurai rempli ici-bas cette dernière tâche, je ne demanderai plus à Dieu qu'une seule chose : la mort ! Qu'elle vienne alors, à n'importe quelle heure, elle ne me surprendra pas !

Il s'interrompit encore pour saisir en même temps la main du docteur et celle du colonel.

—Je puis comprendre, ajouta-t-il, oui, je puis admettre que tous deux vous effaciez de votre

mémoire, par une générosité surhumaine, les forfaits et jusqu'au nom d'Alexandre de Balboa. Mais jamais je ne suivrai cet exemple. Puisque la fatalité me rejette dans le vide, je n'ai à prendre conseil que de mon égoïsme. Ma fortune, après moi, sera partagée entre Horace et Virginie et mes bons serviteurs d'Erié City. Cette disposition satisfait ma conscience. Je ne dois rien aux hommes, ils ne me réclameront rien. Ma race s'éteindra avec moi. Mais vous ne voudrez pas que j'emporte dans ma tombe un reproche qui troublerait éternellement mon repos.

Michel Herbin et Carlos de Rivérés le considéraient dans un silence où le respect s'alliait à l'admiration. Le quaker leur paraissait transformé. Ils étaient subjugués par cette volonté d'airain.

Sa belle figure, si noble, si vénérable revêtait une expression de sévère et calme majesté. On sentait qu'il parlait, non sous un coup de colère, mais dans la pleine possession de son sang-froid avec l'élan spontanée d'un esprit affranchi de toute passion, convaincu de la droiture de sa conduite et inébranlablement décidé à ne point s'en écarter.

Une tristesse immense, implacable, était empreinte dans son regard ; cependant ce n'était pas cette souffrance, toute poignante qui le portait à frapper sans merci les assassins de sa femme. Le devoir de vengeance auquel toutes les forces acharnées de sa vie s'imposait à lui avec l'autorité d'une loi. De même qu'en recueillant Horace et Virginie il avait eu charge d'éducation, de même en se retrouvant face à face avec son ancien associé d'Erié City et avec celui qui avait été le complice de Pablo Garcia, il avait charge de justice : l'ordre, violé par le crime, ne pouvait être rétabli que par l'expiation.

En sondant son âme, sir Richard n'y découvrait aucune action dont il eût à rougir ou qui envenimât ses souvenirs. Mais cette âme, par cela même qu'il avait toujours été inaccessible au mal, tressaillait d'une fougueuse indignation, en voyant l'iniquité, sous un masque de la foi, près d'être appelée aux plus grands honneurs que décerne l'estime publique. L'heure était venue de mettre fin à ces odieuses astuces.

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis que le quaker avait cessé de parler. Le docteur et le colonel n'avaient pas changé d'attitude et leurs regards se croisaient.

—Si j'ai quelque droit à vous faire une prière, reprit sir Richard, abandonnez-moi le soin d'exécuter la sentence que nous allons prononcer ensemble. Qui de vous croit devoir laisser au crime la ressource de la clémence ?

Pas un de ceux à qui s'adressait cette question n'éleva la voix.

Il y eut un silence solennel.

Alors le quaker se couvrit comme aurait fait un juge chargé de prononcer un arrêt capital, et d'une voix ferme, haute, claire :

—L'assassin de ma femme mérite la mort. Il mourra, je le jure !

VII.—A COUP DE COUTEAU.

Il est minuit. Genaro, couché dans un fauteuil, la pipe à la bouche, repousse machinalement du pied un tison qui fume devant lui sur le carreau de l'âtre. Un petit trait de feu, formant aigrette, jaillit du bois à demi consumé et éclaire le visage très pâle du forçat.

Le faussaire a les yeux fermés, mais il est facile de se convaincre, aux mouvements contractés de ses paupières, qu'il ne dort pas. Sans doute il se livre à une espèce de sieste, quoique l'heure soit tardive, car la table, qui n'est pas desservie, atteste qu'il vient de faire un repas probablement copieux.

Cependant son attitude est immobile, et sa physionomie paraît complètement impassible, sans le jeu des lèvres qui s'entr'ouvrent de temps à autre faiblement pour laisser passer un filet de fumée montant lentement au plafond.

A part la lueur indécise du foyer, la pièce est sombre et il y règne un profond silence. On n'entend que le va-et-vient monotone du balancier de la pendule et par intervalles réguliers, une sorte de grincement, semblable à une voix éteinte et cassée, produit par le petit timbre rouillé qui sonne les quarts.